

Quitter Dresde. Deux mots si chargés de sens, deux mots qu'il avait si longtemps fait résonner en lui, tel un ordre ou un but. Aujourd'hui, ces deux mots étaient soulagement. Il quittait Dresde. Il fuyait, enfin, ce haut lieu du conservatisme politique et social, intellectuel et artistique.

Le dernier Liederkreis l'avait achevé. Organisé comme de coutume par le ministre Nostitz, il n'avait réuni que les plus fidèles autour de littérature et de musique. Alors qu'il était un membre actif de ce cercle influent, Weber avait observé avec distance : il s'agissait d'adultes encore enfants, restant centrés sur eux-mêmes et se confortant l'un l'autre dans leur immaturité. D'ailleurs, leurs corps ne s'étaient pas développés non plus. Les hommes conservaient un ventre et des jambes juvéniles, les femmes des hanches étroites et des seins qu'aucune expérience n'était venue transformer. Malgré leur âge, ces soi-disant poètes ne s'étaient toujours pas approprié une chair qui, de ce fait, les encombraient. Ils parlaient, peut-être aimaient, sans pour autant vivre leur corps. Ce soir-là,

Weber s'était retenu de dénoncer avec éclat leur satisfaction personnelle comme celle d'un entre-nous qui rassurait chacun d'eux. Il avait mal supporté cet intérieur aux meubles gorgés de cire et s'en était voulu d'être partial. Aussi avait-il pris sur lui et essayé de mettre en valeur le meilleur de leurs textes, d'oublier les soleils qui n'en finissaient pas de se coucher. Il s'était obligé à les écouter déclamer leurs Œuvres d'une voix affectée, il avait évité de les observer s'emplir de pain et de beurre, il s'était accroché à l'idée que, quoi qu'il arrivât, l'assemblée se décomposerait à vingt et une heures.

Heureusement, chaque instant séparait davantage Carl Maria von Weber et son épouse Carolina Brandt de ce formalisme bien-pensant et de ce qui composait leurs vies de maître de chapelle et de chanteuse à l'Opéra de Dresde : la Saxe bonapartiste, qui avait échappé de peu à une annexion par la Prusse, se relevait mal de sa défaite, et Weber désespérait d'y asseoir l'opéra allemand à côté de l'opéra italien promu par Francesco Morlacchi et soutenu par un roi catholique. Ce pays restreint, d'une autre époque, accompagnait cependant Weber dans son voyage : les forêts des alentours de Dresde constituaient le décor de l'opéra dont il emportait la partition.

Le *Freischütz* ? Un chasseur mal chanceux pactisait avec les puissances du mal pour obtenir des balles qu'il pourrait diriger à sa guise et ainsi gagner sa promesse. Weber s'était inspiré d'une histoire et des paysages d'un des cœurs de l'Allemagne par attachement à la vie locale, rurale, à la nature, et non pour des raisons politiques, qu'à la différence de ses parti-

sans, il entendait peu. Afin d'assurer un certain succès à son opéra, Weber, lui, comptait sur ceux des morceaux que tout un chacun pouvait mémoriser et reproduire, des morceaux pour lesquels il s'était inspiré des mélodies populaires qui lui étaient chères. Il se disait aussi que le *Freischütz*, du fait des faibles moyens techniques qu'il nécessitait, pourrait être représenté dans n'importe quelle ville d'Allemagne. Il fallait bien vivre. En fait, parmi toutes les pensées associées à son œuvre, seule celle de la créer à Berlin n'avait pas cessé de le préoccuper.

Berlin, 1821. La concurrence était rude. En repensant aux opéras dernièrement représentés dans la capitale prussienne, Weber trouva les personnages du *Freischütz* manichéens, et la scène de la gorge-aux-loups, dont il aimait pourtant les effets surnaturels, d'une grossière théâtralité. L'unique cavatine ? bien trop italienne, et les reprises d'une pièce à l'autre appuyées à l'accès. Comme pour se persuader davantage de la faiblesse de son œuvre, et ainsi, par un artifice de l'esprit, se rasséréner plus encore, il fit défiler en lui l'introduction. Cors de chasse, accords de septième diminuée, valse : l'annonce de chacun des morceaux composant le *Freischütz* devenait, à mesure de cette écoute intérieure, insupportable pot-pourri. Programmé là-bas, à Berlin, après *Iphigénie* de Goethe et *Olympie* de Gaspare Spontini, son opéra se révélerait fruste. Au fond, Weber appréhendait la triple bataille, intriquée, qui serait bientôt livrée : pour un genre, pour une langue, pour la nationalité ou le statut d'un compositeur.

Tragédie lyrique, opéra ou théâtre chanté ? Français, italien ou allemand ? Pour l'Empire défunt, la monarchie prussienne ou un État national allemand démocratique ? Italien naturalisé français, Spontini avait travaillé à la gloire de l'Empire et composé *Olympie*, de style français, avant d'être nommé à Berlin où son opéra serait représenté dans une traduction allemande d'E.T.A. Hoffmann...

Weber disposait ainsi de deux mois de congés, bien peu pour répéter et créer, à Berlin, l'opéra qui l'habitait depuis dix ans. Il avait dépensé des milliers d'heures de travail, de lecture, de réflexion, de conversation, auxquelles serait attribuée une signification, probablement définitive. Il avait parfois la naïveté de croire que le sort du *Freischütz* se jouerait en une seule fois, que la première serait décisive, que lui serait alors retiré d'un coup, et pour toujours, la lourde charge pesant sur ses épaules. C'était sans compter intrigues, critiques et censure. Si Berlin s'apprêtait à donner le ton pour toutes les villes allemandes, elle ne le ferait pas en un soir. Il faudrait entreprendre l'opinion publique, la travailler, avant, pendant et après la création. Dans cette tâche à la mesure des valeurs musicales et politiques à promouvoir, il serait heureusement épaulé. Enfin, du succès du *Freischütz* dépendait sa nomination comme chef d'orchestre, alors que depuis sept ans il avait été chaque fois pressenti mais jamais désigné. Son existence pouvait, dans quelques semaines, devenir berlinoise. Il pourrait s'installer dans l'un des foyers de la vie musicale allemande capable de donner un plein écho à ses œuvres

nouvelles, se consacrer davantage à ses compositions et, plus que tout, quitter Dresde.

Weber chassa cependant ces pensées pour profiter du présent. Il se savait l'heureux condamné à deux jours de voyage, lui qui aspirait à ces moments rares où il pouvait en toute quiétude laisser ses sens à nu. La pluie de mai s'épuisait et, s'il entrebâillait la fenêtre, il goûtait, à s'en griser, un vent humide chargé du musc de l'herbe foulée. Calé dans un coin de la voiture, il n'osait pourtant pas bouger, par crainte d'avoir la nausée ou d'éveiller des blessures. Il était comme mal. Le libre gré d'idées nourries par les sensations de son corps le secouait déjà de trop. Dans ces moments-là, Weber aimait alors à se perdre dans les plis de son manteau. Après avoir joui un temps de sa souplesse lourde et caressante, il se refermait jusqu'à ne former qu'une ligne et se soustraire au monde, abandonnant à son côté le foulard blanc qui journellement le cravatait. Par ce geste, il se reconstituait en vue de livrer bataille : si la seule gloire est celle acquise au combat, c'était à la guerre qu'en ce mois de mai il partait, armé d'une étoffe.